Le Soir d'Algérie

L'Algérie, 50 ans après, vue par un jeune

Cette année, notre pays va célébrer son 50e anniversaire de l'indépendance dans une conjoncture particulière, que ce soit sur le plan national ou international. Des foyers de tension et de mécontentement populaire se propagent comme du feu sur le territoire national, ainsi que le raz-de-marée qui s'abat sur les dictateurs et monarchies arabes dans le but de changer la donne géostratégique du Moyen-Orient et de l'Afrique du Nord.

Malheureusement, le pouvoir algérien n'a pas pris une place dans ce train de l'histoire, préférant rester au quai sous prétexte que l'Algérie a déjà fait son printemps, à savoir l'ouverture démocratique de 1988 avec un multipartisme déjà installé depuis 22 ans.

Aujourd'hui, le constat est amer : avec toutes les richesses de notre pays, l'Algérie n'arrive pas à se retrouver surtout quand il s'agit de compter le nombre de chômeurs et mendiants qui demandent la charité dans nos villes et villages. Ce paysage douloureux fait partie de notre quotidien.

Nous, les jeunes, nous sommes fiers de ce grand pays plein d'hommes sincères et honnêtes qui sont les héritiers de ceux qui ont fait son histoire comme Krim, Khider et Boudief ainsi que le défunt président Houari Boumediène, qui a fait de la justice sociale son cheval de bataille (le fils de fellah ne deviendra pas fellah).

Il a nationalisé les hydrocarbures de l'Algérie le 21 février 1971 considéré par notre peuple comme une indépendance économique.

Durant les années soixante-dix, l'Algérie a mis en place un vaste plan pour l'industrialisation de son économie dans tous les domaines notamment la mécanique, le textile et la sidérurgie, Considérés comme des biens qui appartiennent au peuple algérien. L'Algérie de cette époque avait émerveillé le monde entier, jouissant d'un respect et d'une considération, elle a été le porte-parole des pays non alignés, aidant même l'Espagne et le Portugal, économiquement en difficulté.

Ce rêve n'a pas duré longtemps laissant la place à un cauchemar sans fin ni merci. Une mauvaise gestion caractérisée a pris la place de la compétence pendant le milieu des années quatre-vingt, et au moment du choc pétrolier, l'Algérie importait des bananes avec l'argent du peuple au détriment de son avenir et celui des générations futures.

Un pays debout grâce à ses enfants restés fidèles aux valeurs de 1954

Le typhon FMI et la Banque mondiale ont déstabilisé complètement notre économie pendant une période cruciale de notre histoire contemporaine ; ajoutez à cela un terrorisme qui s'est acharné contre notre peuple et ses institutions. L'Algérie se trouve toujours debout grâce à ses enfants restés fidèles aux valeurs de Novembre 1954.

Poussés malgré notre gré à parcourir un chemin économique dicté par la conjoncture et les obligations prises vis-à-vis des institutions financières internationales, le résultat est la liquidation de nos entreprises à un dinar symbolique L'hémorragie ne s'arrête pas là car toute l'armada de cadres formés par l'université algérienne pour lesquels elle a dépensé des milliards se trouve poussée à l'exil, forcés malgré eux et des pays occidentaux profitent de cette richesse humaine sans le moindre effort.

Ce vent de protestation qui souffle sur notre pays est un signe de fatigue et de mécontentement populaire surtout quand il s'agit des secteurs aussi sensibles que la justice, l'éducation et la santé.

En 2012, notre économie n'arrive pas à démarrer, elle est touchée par une tumeur et ses métastases se sont propagées à tous les secteurs.

Pour nous, l'idéal était de s'adapter au nouvel ordre économique mondial après la chute du mur de Berlin car l'ouverture politique sur le monde extérieur est salutaire mais économiquement il fallait garder cet outil de travail (les entreprises publiques) et de le développer comme l'ont fait la Chine, le Viêt Nam et la Malaisie qui ont su diversifier leurs économies. Ces Etats, malgré la crise économique mondiale impitoyable, ne sont pas touchés comme le sont la zone euro et les USA.

En Algérie, la paix sociale est achetée avec une partie de la rente pétrolière qui a échappé à la corruption. Des sommes importantes sont dépensées dans l'import- import au détriment de la création de la richesse.

Pour remédier à ce chaos, nous voulons un secteur public fort basé sur une gestion transparente par de jeunes cadres instruits et compétents ayant l'amour de la patrie.

Par ailleurs, alléger les lois sur l'investissement en mettant au service de nos partenaires le foncier industriel dans le but de sauver notre économie de sa situation d'impasse ainsi que la création des postes d'emploi pour nos jeunes.

Avoir de l'ambition et vivre heureux sur notre terre glorieuse est un acte légitime car nous voulons un avenir meilleur pour nous et nos enfants dans une Algérie saine et propre sans la *tchipa* et la *chekara,* maladies qui ont sucé notre pays.

Ali Laouari

Sous les oripeaux d'une célébration nationale

Le silence pesant qui entoure la célébration dans moins d'un mois, un événement qui revêt un caractère très important dans le cœur des Algériens, nous amène à penser que la société reste indifférente à son passé, même au plus haut niveau du gouvernement.

Cette année qui marquera le cinquantenaire de l'indépendance illustre bien ce manque d'appréciation du passé. Car si l'indépendance offre l'occasion de se remémorer le contexte historique de cette grande épopée que bien des nations en ont fait un chef d'œuvre du septième art, l'acquis qui semble faire la spécificité de l'homme, c'est-à-dire sa liberté, n'a pas été facile, mais plutôt sanctionné par un grand sacrifice.

Rien n'est moins simple que le regard porté par les hommes sur leur passé et l'occasion de le fêter dans la ferveur et le recueillement, constitue dès lors ce désir sans fin à assouvir sinon il entraînera irrémédiablement une sorte de mort spirituelle.

Qu'a-t-on fait ces dernières années pour fêter cette grande victoire sur le colonialisme sinon réduire à sa plus simple expression toute manifestation culturelle ? «La condition d'existence de la culture est la libération nationale, la renaissance de l'Etat», écrivait Frantz Fanon dans les *Damnés de la terre*. Car si l'indépendance est une fierté nationale, les hommes qui l'ont arrachée au péril de leur vie, le sont aussi.

Si le dixième, le vingtième et même le trentième anniversaire du siècle dernier ont connu une ampleur sans précédent dans la richesse et la qualité des manifestations organisées, il faut constater que ce cinquantenaire sera relativement et injustement modeste.

Bob Med (Belcourt)

COUP DE CŒUR

En passant par Kherrata

Avant d'atteindre la mer, on passe inévitablement par Kherrata et ses montagnes aux pics si hauts qu'ils veulent s'accrocher au ciel. Perçant les nuages envoyés pour ralentir leur progression. Ils sont impressionnants, hauts et austères, stressants mais envoutants. Une muraille dressée contre les vents du nord et envahisseurs, laissant parfois leurs empreintes, comme cette plaque sur leurs flancs. Chabet lekhra, un véritable ravin de fin du monde pour ceux qui ont été précipités et ça bien avant la présence romaine. Romains qui avaient certainement emprunté les rives abruptes de l'oued coulant avec vacarme au fond d'un précipice qui donne le vertige, en faisant attention de glisser vers le fond, la fin (lekhra). Une ouverture naturelle, la seule qui leur permettait de rallier Saldae (Béjaïa) à Sitifis,Tamugadi et autres Pagus, sous l'œil goguenard des singes. Après l'étouffante traversée des tunnels, Souk Lethnin où la mer s'annonce par sa brise iodée, s'éloignent alors les monts tourmentés laissant le regard se perdre, avec ravissement, dans la profonde mer bleue. Béjaïa en fin de parcours, où se déroulent sur l'écran de la belle cinémathèque les 10es rencontres cinématographiques, dédiées au documentaire. Quelques titres : «Territoire perdu», «Aux rêveurs...»

Ahmed Zir

TEXTO

• Frère je peux te poser une question ?
C'est quoi l'amour ?
C'est comme un jeu chacun protège son compte.
Un peu comme le football t'attaques, tu défends.
Tu comprends ?
Mais le ballon, c'est les sentiments.
Un jour blanc, un jour bleu.
C'est parce que le cœur est petit
Quand on dit que l'amour est grand.
Tu piges frère ?
Chacun joue ses cartes
Pour gagner celles des autres
Méfie-toi de ceux qui ne te donnent pas le choix
De ceux qui n'ont pas de voix
Tu as le droit de croire en amour sans croire en trahison
Et donc malheureusement les meilleures vérités
Elle m'a souvent dit
Quand rien ne va plus
Et tant que la vie est belle
Regarde le ciel et pense à moi
Je n'ai jamais pensé que c'est comme le feu
Chaleureux mais brûlant
Enfin j'ai su que c'est des mensonges
Mais parfois c'est le bras de fer
Tout le monde est un peu fier
Et là, les mots sont jetés comme des pierres
Tu saisis ?
Ne cherche pas à comprendre (…)
Dans l'amour donner c'est voler
Piquer son cœur écraser ses sentiments
Sans savoir le faire
Au final, laisse-moi te dire que l'amour n'existe pas.

DIMMU MINOU

Pour écrire à Texto : soirsat2@gmail.com précisez texto

À NOS LECTEURS

Un texte à faire passer dans «Vox Populi» ?

soirsat2@gmail.com ou maamarfarah20@yahoo.fr

CHRONIQUE D'AÏN BEÏDA

Le choix des cadres

Vu l'importance du thème, alors en tant qu'un autodidacte, je me trouve dans l'obligation d'éclaircir davantage quelques points jugés d'une importance capitale.

1er point :

Parmi les causes principales du dysfonctionnement de la quasi-totalité de nos entités revient à un facteur clé de toute réussite d'une nation : c'est la gestion ou la bonne gouvernance.

Ce facteur est absent.

La question qui se pose : pourquoi est-il-absent ?

Parce que, tout simplement, comment voulez-vous qu'un enseignement qui vit moult problèmes et d'une université qui est classé dernière par l'institut spécialisé dans le classement des universités à l'échelle mondiale (Changhai) est qui continue de produire de la quantité au lieu de la qualité peuvent alimenter le marché de l'emploi par de meilleurs cadres, qui vont diriger nos entreprises, chose impossible ?

2e point :

Sincèrement, les meilleurs de nos cadres se trouvent ailleurs ; selon les statistiques, plus de 2 000 cerveaux sont installés à l'étranger, à l'exception d'une minorité de bons cadres qui se trouvent à l'intérieur du pays, mais hélas, cette frange de cadres est écartée de la politique de l'entité pour une raison ou pour une autre.

3e point :

Les dernières élections législatives ont fait sortir malheureusement un certain nombre de députés qui n'ont aucun niveau d'instruction pour ne pas dire analphabètes.

A vous d'imaginer la situation au cas où ces derniers se portent candidats sur la liste de leurs partis aux postes de hauts fonctionnaires de la nation.

Conclusion

Le choix de meilleurs cadres devrait être soumis à des critères conformément aux normes internationales en matière de nomination, et non pas par des interventions verticales ou horizontales, des connaissances et à l'appartenance à tel parti ou telle personnalité influente.

Sinon chacun voit midi à sa porte.

Bouhene Fateh,
Banque d'Algérie - Aïn Beïda

Mon fils quand tu seras grand, tu seras palestinien !

C'est avec stupeur et une énorme déception que j'ai appris que l'on allait retirer à Boualem Sansal son prix du roman arabe et cela parce qu'il a commis un tort et ce tort n'est autre que de s'être rendu comme invité d'honneur au Festival international des écrivains à Jérusalem, du 13 au 17 mai, ce qui avait soulevé un grand mécontentement suivi d'une polémique qui n'a pas lieu d'être parce que, sincèrement, si ces jurés devaient retirer à M. Boualem Sansal son titre et cela suite à son voyage en Israël, ils doivent aussi se rassembler pour blâmer un certain prince arabe qui a effectué le même voyage, mais comme dirait le proverbe «les loups ne se mangent pas entre eux».

Je ne vois pas la raison de cette haine qui a gagné le cœur des Algériens envers un des leurs juste parce qu'il s'est rendu en Israël mais n'expriment jamais cette même haine quand ils voient des hommes du pouvoir se rendre aux USA, «grand allié d'Israël comme ils le disent» et manger à la même table. Alors rendons à César ce qui appartient à César.

Yacine TEK (Tizi Iqarn) «Che»